

<b>Source</b>	<i>Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance - tome 6</i>
<b>Date</b>	2004
<b>Signé par</b>	Alessandra PREDA - Milano

Le vingtième volume des *Cahiers Saulnier* est consacré à la journée d'études du 7 mars 2002 qui portait sur la réception française de l'Arioste et du Tasse au XVI<sup>e</sup> siècle. À partir des études fondamentales qui ont démontré depuis longtemps la fortune des deux 'maîtres' italiens en France, les contributions de ces actes retracent les voies les plus « concrètes » de ce rayonnement, les enjeux socio-politiques, les intérêts éditoriaux qui ont déterminé la diffusion française des chefs-d'œuvre ferrarais. L'étude de Jean Balsamo, qui ouvre savamment le volume, met en lumière, en effet, la dialectique qui lie la réception française des éditions en langue originale et celle des traductions. À côté du milieu lyonnais, italien et italianisant, en concurrence avec les éditions de Giolito de' Ferrari, Jean Balsamo analyse le « projet éditorial » du libraire parisien Abel L'Angelier, ses rapports avec les libraires romains et la tentative ultramontaine de favoriser la circulation de *La Gerusalemme Liberata*.

Jean Vignes retrace la fortune de l'Arioste en essayant de comparer méthodiquement différentes traductions et adaptations françaises des mêmes épisodes de *l'Orlando Furioso*. La lecture déjà consacrée à ces versions par Alexandre Cioranescu n'étudiait que l'ensemble des imitations par rapport à l'original, considéré parfait et inégalable ; cette étude dégage, au contraire, l'intérêt individuel de chaque différente réécriture, sa visée spécifique et ses traits distinctifs : l'obscurité, la sophistication du style de la traduction de Claude de Taillemont, s'oppose ainsi à la transparence de la *Genèvre* de Saint-Gelais, revue et achevée par la plume rigoureuse de Jean-Antoine de Baïf. Nicoletta Guidobaldi poursuit l'histoire du succès ariostesque en France, en analysant la réception musicale du *Roland furieux* : elle décrit plusieurs stances en italien publiées à Lyon et à Paris, chez Le Roy & Ballard, lesquelles mettent en musique les vers du poème ariostesque, en exploitant les sources les plus différentes.

Du grand poème au théâtre, le chemin de la fortune des maîtres ferrarais passe par la scène : Mariangela Miotti analyse avec précision les traductions françaises de la comédie de l'Arioste, les *Suppositi* ; Daniela Mauri examine la pastorale du Tasse, *l'Aminta*, « habillé à la françoise » : elle détaille le travail d'amplification et de « concrétisation » qui donne à la version de Pierre de Brach une valeur exemplaire et inédite ; elle propose aussi des suggestions précieuses sur le milieu d'appartenance du « Sieur de La Brosse », auteur peu connu de *l'Aminte*, publié chez Jamet Mettayer, en 1591.

Les genres considérés mineurs et négligés trop longtemps par la critique, acquièrent dans ce recueil un intérêt légitime. Les *Satires* de l'Arioste, par exemple, retrouvent leur fonction dans le cadre de l'affirmation du genre satirique en France : l'étude de Chiara Lastraioli montre l'effort d'imitation et d'adaptation qui marque la fortune de ce modèle « régulier » et qui jette une lumière nouvelle sur l'œuvre de Vauquelin de la Fresnay, jugée de manière approximative par la critique pionnière de Joseph Vianey. La *Lettera dalla Francia* et le *Messaggero* du Tasse méritent la même attention : Antonio Corsaro examine les raisons historiques et culturelles qui font tomber dans le silence la lettre tassienne, mélange singulier d'anthropologie et de géographie politique, qui connaît sa première traduction en France seulement à la fin de 1770. À partir du titre, *L'Esprit ou l'Ambassadeur*, Daniel Ménager analyse la version française (1632) du *Messaggero* : le traducteur Jean Baudoin place le citoyen du ciel à côté du moderne diplomate, évoque le lien secret, tout tassien, entre métaphysique et politique, et habille le démon en parfait courtisan. Ménager dégage avec une extraordinaire finesse les significations de cette métamorphose continue qui rend moderne la « lucidité » « difficile » du Tasse, intimement baroque. À la veille de la fondation de l'Académie française, Jean Baudoin représente en vérité l'un des derniers défenseurs du génie ferrarais : Françoise Graziani s'interroge sur cette défense extrême, à partir des préfaces qui accompagnent au fil du temps les traductions tassiennes – la *Hierusalem* (1595) de Blaise de Vigenère, *l'Aminte* (1632) et le *Torrismon* (1636) de Vion Dalibray, les *Discours de l'art poétique*, dont Jean Baudoin donne une version partielle dans son *Recueil d'emblèmes divers* (1639).

Le rôle du traducteur acquiert une valeur remarquable dans ces travaux qui estompent heureusement l'opposition traditionnelle entre imitation et traduction, et qui ouvrent même l'espace personnel de la création à l'influence enrichissante de Tasse et de l'Arioste. Klaus W Hempfer reconnaît dans *l'Olive* de Du Bellay une lecture fragmentaire du *Roland furieux*, une réécriture pétrarquiste du roman de l'Arioste, qui en vérité, « pluralise et parodie » le discours amoureux propre à Pétrarque ; Denis Bjaï établit l'action déterminante des muses italiennes sur la poétique de Jean de Boyssières ; Bruno Méniel reconstruit le projet épique de Nicolas Montreux à partir des suggestions données par les deux maîtres ferrarais de *l'epos*. Béatrice Périgot tente un rapprochement entre le *Roland furieux* et l'œuvre de Rabelais : au-delà de simples imitations formelles, elle choisit un point de vue « structurel », en recherchant, non sans quelques difficultés, une tradition commune « occitane ».

Deux contributions sont consacrées à Michel de Montaigne, l'un des lecteurs français le plus sensibles à l'ouvrage de l'Arioste et du Tasse. Concetta Cavallini définit la visite de Montaigne à Ferrare le tournant d'un jugement qui s'affirme, tout au long des *Essais*, en faveur du Tasse. Daniela Boccassini, au contraire, met en discussion cette prétendue « sympathie » à l'égard, du maladif de Sainte-Anne : son analyse fine et bien détaillée découvre dans les éloges tassiens des *Essais* la perception de plus en plus aiguë d'un excès de fureur, d'une « tension effrayante vers les hauteurs poétiques et épistémologiques », qui marque l'œuvre et la personnalité du Tasse et qui le voue, aux yeux de Montaigne, à la folie. Hanté par les risques de cet effort présomptueux, Montaigne finit par retrouver, dans « l'humble variété ariostesque, (et ovidienne) qui l'a envoûté dans sa jeunesse », une attitude modeste mais plus sûre, joyeuse et balancée, qui correspond mieux à son être et à son écriture, « voletant et sautellant », en compagnie de l'Arioste.

Rosanna Gorris-Camos, qui a organisé le colloque, synthétise dans ses conclusions les nombreux résultats de cette enquête, en soulignant le rôle des princes italiens « transplantés » en France – Hyppolite d'Este, Louis Gonzague Nevers – protagonistes illustres du destin français de l'Arioste et du Tasse.